

JULIE D'ANGENNES ET CHARLES DE MONTAUSIER

Conférence d'Alain Mazère

D'entrée, prenons quelques repères sur l'époque, les origines familiales, le caractère de nos deux personnages.

Charles de Montausier est né en 1610, au moment de l'assassinat d'Henri IV par l'angoumoisain Ravaillac ; il est mort en 1690. Sa vie couvre donc tout le 17^e siècle, c'est-à-dire Louis XIII et Richelieu, Mazarin et Louis XIV, avec au milieu cette période épouvantable pour les Français qui s'appelle la Fronde, qui fut une révolte féodale des Grands contre l'instauration de la monarchie centralisatrice. (Rappelons que le programme de Richelieu était non seulement de combattre les Habsbourg et de ruiner la puissance protestante, mais aussi « d'abaisser l'orgueil des Grands », lesquels réagirent.) Son épouse Julie d'Angennes (1627-1671) décéda de maladie 20 ans avant lui, mais globalement elle prendra part aux mêmes événements du royaume.

Quant à leurs origines familiales, elles sont charentaises : les Montausier sont, depuis des siècles, du fief de Montausier, en Petit-Angoumois (enclave en Saintonge) ; le fief, détaché du comté d'Angoulême, passa dans la maison de Sainte-Maure, de Touraine, en 1325.

Les d'Angennes de Rambouillet sont une vieille famille normande alliée aux Vivonne seigneurs de Pisany (en Saintonge) : Jean de Vivonne, marquis de Pisany, qui fut ambassadeur d'Henri III à Rome, épousa une princesse italienne de la famille Savelli, parente des Médicis ; leur fille, Catherine de Vivonne, se maria avec le marquis d'Angennes de Rambouillet. Les Rambouillet eurent plusieurs enfants, dont la célèbre Julie d'Angennes qui épousa Charles de Montausier.

Un mot de leur caractère : Charles de Montausier était paradoxal, en ce sens qu'il était infréquentable, et pourtant il fréquentait tout le monde, et tout le monde le fréquentait. Il était infréquentable à cause de son caractère intransigeant et violent ; pourtant il fréquentait tout le monde parce qu'il était un *honnête homme* tel que le définissait son siècle, c'est-à-dire ayant des sentiments élevés, du courage physique, de belles manières et une pointe de persiflage dans l'esprit ; et tout le monde le fréquentait, à cause de sa proximité avec le roi : Montausier était pour le roi, si j'ose dire, un bon copain, c'est-à-dire celui qui dit les vérités mais qui, en même temps, en bon courtisan, fait tout pour plaire. Son caractère allait avec son physique : il était grand, de belle prestance, avec un air d'autorité.

La belle Julie, à l'inverse de son époux - qui fut son *mourant* pendant 13 ans avant de lui passer la bague au doigt -, était aimable et gaie. Elle était aussi frigide et ambitieuse. Elle fut pour le roi, par symétrie avec son mari, la bonne copine car elle facilitait ses amours

adultères ; à telle enseigne que le roi refusa sa démission alors que d'évidentes raisons de santé la justifiaient.

Ce fut un couple uni, surtout par le goût de parvenir, de dominer. L'amour, a-t-on écrit, ce n'est pas se regarder dans le blanc des yeux, mais regarder dans la même direction : les Montausier étaient dans cette configuration.

I- Une jeunesse entre armes et poèmes

C'est la période où Julie d'Angennes et Charles de Montausier se rencontrent à l'hôtel de Rambouillet, sur fond de guerres d'Italie et d'Allemagne. (En Italie, c'est la guerre de succession de Mantoue, duché stratégique car il commandait un accès à l'Italie ; en Allemagne, c'est la Guerre de Trente ans, pendant laquelle la France a soutenu les princes allemands protestants contre les Habsbourg catholiques : toujours le programme de Richelieu.)

Charles de Montausier est né au château de Montausier, près de Barbezieux, comme son frère aîné Hector et sa sœur Catherine, qui deviendra marquise de Lenoncourt puis de Laurière.

Leur mère leur dispensa les premiers rudiments d'une éducation austère. Veuve à 25 ans, elle fut initialement catholique, puis elle se convertit au protestantisme sous l'influence de son beau-frère le comte Brassac. Celui-ci, ensuite, voulut la faire revenir dans l'église Romaine, mais elle refusa.

Charles fut un enfant difficile que sa mère aimait moins que son frère ; elle le confia à sa sœur, la comtesse de Brassac, qui était en mal d'enfant ; les Brassac le gâtèrent tellement qu'il régressa même dans sa façon de s'exprimer ; sa mère vint le reprendre pour l'élever elle-même, à la dure. Puis les deux frères Montausier reçurent une formation protestante au collège de Sedan, où professait notamment le fameux ministre Pierre du Moulin. Charles y eut la révélation de la poésie, de la littérature et du goût pour les études, en particulier théologiques : il devint un protestant quasi intégriste. Les deux frères suivirent ensuite les cours d'une académie militaire à Paris. Dans la capitale, Charles se lia, pour la vie, avec les écrivains d'avenir (Chapelain, Scudéry...) qui constituaient le cercle de Valentin Conrart que Richelieu transforma en Académie française. Charles de Montausier se découvrit aussi, en raison de sa grande susceptibilité, un fort penchant pour le duel, jusqu'à ce qu'il prenne conscience de l'incompatibilité de ce sport dangereux avec les principes chrétiens. Ensuite les deux frères firent la guerre, Hector, l'aîné, principalement en Italie où il fut tué en 1635 ; Charles, le cadet, principalement en Allemagne où il suivit son oncle le comte de Brassac et où il fut fait prisonnier en 1643 (sa mère paiera sa rançon).

Les campagnes militaires avaient lieu l'été ; l'hiver les deux frères fréquentaient l'hôtel de Rambouillet, « cour de la cour », cercle littéraire et mondain, creuset de ce qui deviendra la préciosité, temple du bon goût créé en réaction contre les manières grossières en vigueur au Louvre du temps d'Henri IV.

L'atmosphère enchantée de l'hôtel de Rambouillet devait beaucoup à son boute-en-train, le poète Vincent Voiture : il était « l'âme du rond », qu'il divertissait en permanence. Dans ce

cercle joyeux, on jouait la comédie, on composait des vers, on lisait des lettres, on s'adonnait aux jeux de société. Mais les pitreries incessantes de Vincent Voiture, ses poésies faciles et de circonstance n'étaient pas du goût du rude et austère Montausier qui, agacé, grognait : « Mais cela est-il drôle ? Cela est-il divertissant ? » « Leurs chiens n'ont jamais trop chassé ensemble », écrit Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes* pour résumer leur antagonisme. Voiture finit par dérapier : il se laissa aller à embrasser une main que Julie lui tendait, ce qui lui valut une paire de claques et un temps d'exil.

Le symbole de l'hôtel de Rambouillet, c'est la Chambre bleue et argent où la marquise de Rambouillet, « l'incomparable Arthénice », recevait, dans sa ruelle, tout ce qui comptait par l'esprit, sans distinction d'origine, ce qui était une grande nouveauté. Sa fille, la belle Julie d'Angennes, enfant gâtée, bercée par les poèmes qui la chantaient, les poètes qui l'encensaient et qu'elle « harpignait », en pinçait surtout pour l'aîné des Montausier, Hector, beau, charmeur et courageux. Mais celui-ci périt au combat en Italie et son frère cadet, Charles, s'employa à prendre sa place dans le cœur de Julie. L'entreprise fut pour le moins laborieuse car d'un côté, Julie avait une franche aversion pour le mariage qu'elle assimilait à la perte de sa liberté ; de l'autre, Charles était un ours qui, déterminé à séduire Julie, combattait avec persévérance son handicap par plusieurs atouts :

- D'abord, en multipliant les poèmes, en particulier la fameuse *Guirlande de Julie*. Il s'agit de 62 madrigaux consacrés, chacun, à une fleur reliée aux qualités de Julie et comportant, en regard, le dessin de la fleur. Montausier l'offrit à Julie, pour son anniversaire en 1641. Elle y fut peu sensible.
- Puis, en faisant une brillante carrière militaire et administrative : il fut nommé gouverneur de Haute-Alsace (à 27 ans), d'Angoumois et de Saintonge,
- Ensuite, en construisant une fortune permettant d'asseoir sa situation sociale, grâce notamment à l'héritage des Brassac, son oncle et sa tante qui l'adoraient,
- Enfin, en se convertissant au catholicisme. Il prépara sa conscience avec le prédicateur de la reine, le père Faure, avec qui il eut des conférences théologiques interminables. Il fut ensuite un catholique irréprochable, voire pointilleux. Sa mère accepta sa conversion mais lui demanda de ne plus jamais aborder le sujet de la religion avec elle. Tallemant des Réaux lui reproche d'avoir changé de religion « d'une façon qui sentait bien l'intérêt ». C'est vrai que cette conversion est opportuniste, mais Montausier disait qu'on pouvait se sauver aussi bien dans l'une que dans l'autre religion, et il conserva une attitude compréhensive à l'égard des protestants, ainsi que l'illustre sa correspondance avec Etienne Guenon, son fidèle fermier de Saintonge dont les enfants avaient choisi d'émigrer.

Pour l'assaut final des défenses de Julie, Montausier fut soutenu par un important lobbying : par la duchesse d'Aiguillon, toute puissante nièce de Richelieu, par Mazarin, par des fidèles comme le poète Jean Chapelain... Mais, coup de théâtre, ce fut la mère de Julie, la marquise de Rambouillet, qui fut son soutien déterminant. Elle s'effondra en pleurs devant le refus persistant de sa fille de prendre époux. Julie, adorant sa mère, pour ne pas la contrarier, finit

par céder : « Demain, elle ne pleurera plus », déclara-t-elle. Et ainsi, à 38 ans, elle mit fin à son état de vieille fille.

Le mariage eut lieu le 13 juillet 1645. Au soir des noces, Montausier, qui avait attendu cet instant pendant 13 ans, ne maîtrisa pas son désir : il jeta sa chemise de nuit au seuil de la chambre nuptiale, se précipita sur Julie et consumma si rapidement qu'il passa le reste de la nuit à « pousser de beaux sentiments ».

Ensuite, Montausier, gouverneur et lieutenant général de Haute-Alsace, repartit à la guerre sur le front de l'Est. Pendant ce temps, Julie accoucha puis elle s'ennuya : elle proposa même à son amie la duchesse de Nevers devenue reine de Pologne, de faire partie de sa maison ; elle devint « cabaleuse », dit Tallemant des Réaux, et commença une carrière.

Le jeune couple s'était installé rue du Vieux-Colombier. Puis, à la mort du père de Julie, les Montausier emménagèrent dans le célèbre hôtel de Rambouillet et le restaurèrent magnifiquement. Mais l'atmosphère du lieu changea : les pédants y succédèrent aux galants. Montausier amena avec lui la communauté intellectuelle où il avait ses repères ; il se plaisait surtout dans la compagnie des « savantasses », des premiers membres de l'Académie française (en particulier son ami Jean Chapelain), c'est-à-dire des érudits qu'il avait connus dans sa jeunesse et avec lesquels il se goinfrait d'échanges sur les oeuvres grecques et latines des auteurs classiques.

Pendant cette évolution familiale, le climat politique du pays évoluait lui aussi et une période troublée survint.

II- La Fronde vue du château d'Angoulême

Malgré la concurrence de son cousin le comte de Jonzac et des La Rochefoucauld, Montausier fut nommé gouverneur d'Angoumois et de Saintonge, succédant ainsi à son oncle Brassac dont il hérita, sans bourse délier comme le remarque aigrement La Rochefoucauld dans ses *Mémoires*. Il vint, avec sa femme, prendre possession de son logement de fonction, c'est-à-dire du château d'Angoulême (la mairie actuelle). Les gentilshommes charentais le trouvèrent aussi rugueux que sa femme leur parut charmante. Pourtant, une cour se forma, faisant la part belle aux lettres avec Girard, Girac, Gombauld et même le poète Sarasin qui vint en visite ; mais c'est Jean-Louis Guez de Balzac, dit « l'Ermitte de la Charente », le « Restaurateur de la langue française », qui en était la principale illustration. Montausier et Guez de Balzac, natifs d'Angoumois, se connaissaient depuis une dizaine d'années et s'appréciaient, malgré des périodes de froid ; Balzac fut un habitué du château d'Angoulême.

Pendant ce temps, à Paris, un impôt de trop créé par le surintendant des finances déclencha la Fronde, qui est donc à l'origine une révolte fiscale. La Fronde, c'est trois guerres civiles en cinq ans.

La première fronde, pendant le premier trimestre 1649, c'est le Parlement de Paris et les Parisiens contre la Cour réfugiée à Saint-Germain-en-Laye sous la protection de l'armée du Grand Condé, premier prince du sang.

Angoumois et Saintonge restèrent calmes, mais Montausier vint néanmoins dans son gouvernement pour surveiller sur place les effets de l'onde de choc entretenus par La Rochefoucauld, le futur auteur des *Maximes*, très hostile à Mazarin qui tardait à lui délivrer un brevet de duc.

Condé remporta rapidement cette « Guerre de Paris » et, sauveur de la couronne, il se crut légitime à remplacer le principal ministre, Mazarin. La reine ne l'entendant pas de cette oreille, Condé changea de camp. Le cardinal, légitimement inquiet pour sa vie, réagit en le faisant emprisonner à Vincennes.

Aussitôt, une deuxième fronde s'ensuivit, visant à faire libérer Condé. Elle prit corps surtout à Bordeaux, à l'initiative principalement de La Rochefoucauld, qui souleva la ville contre la Cour. La Rochefoucauld était plus enragé que jamais car, après lui avoir accordé le rang de prince sur l'insistance de Condé, la reine avait vite révoqué cette faveur sous la pression de toute la noblesse.

Montausier revint dans son gouvernement pour y maintenir l'ordre public. A Angoulême, avec son épouse Julie, il reçut la Cour, qui marchait sur Bordeaux pour remettre la ville au pas. En passant, la Cour ordonna le démantèlement du château de Verteuil en guise d'avertissement au duc de La Rochefoucauld. Puis, les vendanges approchant, Bordeaux se rendit. La Rochefoucauld, genou à terre, demanda pardon au roi qui l'exila dans son duché Charentais, avec interdiction d'exercer sa fonction de gouverneur de Poitou. Ensuite, des tractations s'engagèrent et Condé fut libéré : fin de la seconde Fronde.

Mais, acclamé par la foule à sa sortie de forteresse, le Grand Condé revendiqua de nouveau la place de Mazarin. Il déclencha à cette fin la troisième fronde, en 1652. La Guyenne constitua le théâtre des opérations militaires. Montausier, toujours fidèle au petit Louis XIV, fut alors pleinement à la manoeuvre dans son gouvernement. Il aurait pu profiter des circonstances pour monnayer sa fidélité, mais, trop honnête, il refusa, dit Tallemant des Réaux, de quémander un titre de duc, et aussi « d'escroquer le bâton de maréchal de France ».

Condé lança La Rochefoucauld et le prince de Tarente à l'assaut des places de Charente, sauf Angoulême car il se méfiait de Montausier. Celui-ci fit d'ailleurs occuper, sur ordre du roi, les châteaux du duc de La Rochefoucauld, frondeur acharné qui avait signé, à Saintes, un traité d'alliance avec l'Espagne qui ne le grandit pas. Montausier fit aussi lever les sièges de Cognac, Barbezieux, Saintes (où il tua ses propres soldats qui ne respectaient pas les conditions convenues pour la reddition de l'ennemi), Saint-Jean-d'Angely, Taillebourg, Talmont.

Puis il emmena ses troupes porter secours à un parent, le marquis Joumard Tison d'Argence, assiégé dans son château de Montanceix, à côté de Périgueux. La bataille de Montanceix sera néfaste à Charles de Montausier. Il manoeuvra mal et finit par se retrouver seul entouré d'ennemis. Les troupes du colonel mercenaire Balthazar ne lui ménagèrent pas les coups d'épée et de pistolet. Il fut ramené sur un brancard au château d'Angoulême. L'écrivain-ermite Guez de Balzac lui tint compagnie pendant sa convalescence, tandis que son épouse Julie, d'autorité, prenait fermement les rênes du gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. Elle

correspondit avec le ministre Le Tellier, et alla à Paris rencontrer Mazarin pour réclamer, en vain, les émoluments dus à son mari.

Pendant ce temps, leur fille, Marie-Julie (leurs deux fils étant décédés), était laissée à la garde attentive de sa grand-mère, la marquise de Rambouillet, à Paris. L'enfant fut menacée d'enlèvement et de mort par les frondeurs, mais Montausier ne s'écarta pas de sa conduite loyaliste.

A l'issue de la Fronde, lorsque les Montausier furent sur le départ vers la capitale, les Angoumoisins leur offrirent un ballet spécialement composé pour eux : *Le ballet de la Félicité*. Ils venaient de traverser une période difficile sous la protection de leur gouverneur et de sa femme, et ils tenaient à les remercier.

Les Montausier recevront une deuxième fois le roi et Mazarin dans leur gouvernement d'Angoumois et de Saintonge, en 1659, lorsque la Cour se rendit au pays Basque pour y conclure, à la fois, le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse et le fameux traité des Pyrénées mettant fin à la guerre avec l'Espagne. La famille royale fit, à cette occasion, plus ample connaissance avec les Montausier qui, désormais, feront partie de son proche entourage et lui rendront tous les services qu'elle leur demandera.

III- Les Montausier à la cour de Louis XIV

On a tout entendu sur le caractère insupportable de Montausier : Mme de Sévigné le traite de « semeur de négatives », Segrais de « fagot d'orties », Gilles Ménage de « contredisant ». Molière avait donc de quoi construire, à partir de Montausier, son personnage du *Misanthrope*, c'est-à-dire Alceste qui proclame son principe : « Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur / on ne lâche aucun mot qui ne parte du coeur ». On a cru que Montausier, pour se venger d'être ridiculisé, « allait faire mourir Molière sous le bâton » (Saint-Simon) mais, en réalité, Montausier alla voir la pièce et déclara qu'il avait des efforts à faire pour ressembler complètement au *Misanthrope*, qu'il admirait ; il invita Molière à dîner pour le féliciter.

C'est en ce misanthrope que Louis XIV avait confiance, une confiance éprouvée pendant les guerres civiles de la Fronde en Angoumois et en Saintonge. Montausier a la réputation de remplir ses missions avec énergie et une fidélité inconditionnelle au roi. Aussi, en cas de situation difficile, délicate, c'est tout naturellement vers lui que le roi se tourne. Exemples :

— il le nomme gouverneur de Normandie (en plus de ses autres charges de gouverneur) pour reprendre la main sur cette région acquise aux Condé-Longueville à qui le roi reproche leur rôle d'instigateurs de la Fronde. L'accueil des Normands fut d'abord hostile au nouveau gouverneur au motif qu'il n'était pas prince du sang. Mais celui-ci, patiemment, se fit estimer, en particulier lorsque, la peste s'étant déclarée à Rouen, il s'attaqua personnellement à la maladie : par une organisation et des moyens adaptés, il enraya la contagion au bout de deux mois.

— il le charge de convoier le légat du pape jusqu'à la cour à la suite du scandale de la garde Corse : Louis XIV, en effet, exigeait du pape des excuses officielles pour l'agression de l'ambassade de France par sa garde Corse. Que s'était-il passé ? Les relations du roi avec le pape étaient tendues ; l'ambassadeur de France était provocateur ; la Garde Corse pontificale le lui fit payer. Louis XIV exigea des excuses ; le pape eut une attitude très dilatoire, jusqu'au moment où il constata que des troupes françaises franchissaient les Alpes pour envahir ses Etats. Alors il envoya son neveu Fabio Chigi apaiser la situation à Paris, et c'est lui que Montausier fut chargé d'escorter. Le légat fut si satisfait de l'accueil des Montausier qu'il offrit à Julie une relique : le bras de saint Primitif, martyr exhumé du sous-sol de Rome sous Alexandre VII.

— il lui confie l'éducation du Dauphin. Initialement, il avait nommé sa femme, Julie d'Angennes, gouvernante des Enfants de France, fonction qu'elle cumulait avec celle de Dame d'honneur de la reine. Par goût, elle privilégia sans doute cette dernière car le Dauphin chuta de son berceau et elle démissionna de cette charge. Montausier, lui aussi, trouvera ses limites dans ce poste d'enseignant : il massacrera littéralement l'enfance et la formation du fils de Louis XIV en lui infligeant, avec Bossuet, une méthode abrutissante et brutale, un gavage de connaissances inopérant ponctué de châtimens corporels. L'édition, à l'initiative de Montausier, des classiques *ad usum delphini* est une illustration de cette inadéquation. Cette édition de 70 volumes d'auteurs latins, paraphrasés, commentés, indexés fut une énorme et coûteuse entreprise, dont le Dauphin ne fit aucun usage, et la population française non plus, préférant la traduction en français plutôt que la lecture dans le texte. Mais Montausier, amoureux des livres, s'était fait plaisir.

Lorsque le Dauphin Louis de France se maria, Montausier cessa ses fonctions de gouverneur. Toutefois, il resta proche de son élève à la demande de Louis XIV. Le Dauphin ne régna pas ; c'est son petit-fils qui deviendra Louis XV, après la période de la Régence.

Toutes ces responsabilités confiées à Montausier s'accompagnaient de récompenses prestigieuses : la nomination de chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, l'élévation à la dignité de duc et pair de France, sans compter les charges et privilèges rémunérateurs.

Le duc était donc riche, mais il était généreux : il était riche par l'accumulation de charges administratives ou honorifiques, et par l'acquisition de droits comme le monopole d'exploitation des mines de charbon du royaume pendant 40 ans. Généreux, il redistribuait sa richesse largement à Dieu, au roi, aux pauvres, aux malades en créant des hôpitaux, aux écrivains impécunieux, aux jeunes dont il avait repéré le potentiel et dont il estimait qu'il devait les aider à démarrer dans la vie.

Dépositaires de la confiance du roi, les Montausier furent des courtisans modèles, impliqués dans les intrigues de cour. Ils y tinrent plusieurs rôles :

* pour Julie, le rôle d'entremetteuse des amours du roi avec La Vallière et la Montespan.

Julie de Montausier fut nommée Dame d'honneur de la reine en remplacement de la prude duchesse de Navailles qui voulait empêcher le roi de rendre visite la nuit aux filles de

l'entourage de la reine. Julie fit tout pour renforcer le statut de favorite officielle de Louise de La Vallière. Elle fut sa confidente, jusqu'à la montée en puissance de la marquise de Montespan, pour qui elle prit alors fait et cause. Selon l'historienne Claude Dulong, « Mme de Montausier, surintendante de la maison de la reine, s'employait de son mieux à tromper sa souveraine. » Les chansonniers la traitèrent carrément de « maquerelle ». Notons aussi que le roi eut sa première nuit d'amour avec la Montespan en s'introduisant dans sa chambre déguisé en Suisse de la garde de Charles de Montausier. Le scandale que fit le marquis de Montespan en apprenant son infortune se traduisit, en particulier, par une agression verbale et quasi physique de Julie, dont la santé commença, à ce moment, de se dégrader. Elle mourut d'une forme de démence en 1671, laissant son époux et sa fille accablés.

* Pour Montausier, le rôle de négociateur auprès du roi du mariage de Lauzun, écervelé insupportable, avec la Grande Mademoiselle.

Louis XIV estimait qu'à 43 ans, sa nièce pouvait épouser qui elle voulait. Mais l'absolutisme avait d'étranges limites. Ce fut un épisode grandguignolesque. A cette occasion, Mme de Sévigné signa sa lettre la plus connue que nous avons tous apprise à l'école : « Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus étourdissante... M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent... Mlle, Mlle de, la Grande Mademoiselle, Mlle fille de feu Monsieur, Mlle petite-fille d'Henri IV, Mlle de Montpensier, Mlle cousine germaine du roi... » Finalement, déstabilisé par les réactions très hostiles de son proche entourage, Louis XIV s'opposa à cette union que Montausier avait été chargé par ses amis de faciliter.

* De par leur position à la cour, les Montausier savaient aussi faire usage de la faveur royale

Les Montausier savaient utiliser leur proximité avec le roi pour obtenir des avantages pour leur famille, pour leurs amis, pour eux, c'est-à-dire attribuer un régiment (celui du Languedoc pour l'époux de leur petite-fille le marquis d'Antin), un gouvernement (celui de Périgord pour leur beau-frère le marquis de Laurière), un bénéfice ecclésiastique (l'abbaye de Baignes pour leur ami l'évêque Esprit Fléchier), une préséance (les entrées chez le Grand Dauphin), une pension...

Malgré les obligations de la vie de cour, le couple Montausier fut uni aussi par un fort sentiment familial. Les Montausier marièrent leur fille, Marie-Julie, au duc Emmanuel de Crussol d'Uzès, premier pair de France. Montausier se brouillera un temps avec son gendre qui avait un caractère aussi entier que le sien. Uzès se séparera de Marie-Julie, avec qui il eut 7 enfants. L'un de leurs fils épousera la fille du prince de Monaco ; l'une de leurs filles épousera le fils de la marquise de Montespan. Jusqu'à son dernier souffle, Montausier sera très proche de sa fille, qui écrira sa vie.

Le duc s'impliqua aussi dans la gestion de caractères pires que le sien, celui de ses belles-sœurs : l'abbesse d'Yerres, l'abbesse de Saint-Etienne, Angélique-Clarisse, première épouse

du comte de Grignan, et les deux filles de cette dernière dont Montausier était subrogé tuteur : Mlles de Grignan et d'Alérac.

L'hôtel de Rambouillet, résidence parisienne des Montausier, ressemblait souvent à une pension de famille. Ils y hébergeaient, à leurs frais, leur famille ascendante, descendante, collatérale et même des amis.

Julie d'Angennes mourut, en 1671, d'une maladie neurologique qui se déclencha à la suite de l'esclandre du marquis de Montespan.

Montausier décéda le 17 mai 1690, à la suite de violentes crises d'asthme. Le roi avait pris des nouvelles du duc, lequel s'abîmait dans les prières et l'humilité : « 80 ans, Seigneur, passés à vous offenser », disait-il dans un souffle.

Leur ami l'évêque Esprit Fléchier prononça leur oraison funèbre, et ils furent tous les deux inhumés, à côté de la marquise de Rambouillet, dans la chapelle des carmélites du faubourg Saint-Jacques.

En conclusion, quelle postérité pour ce couple magnifique, dont les carrières complémentaires préfigurent le couple moderne ?

Les écrits de Montausier sont l'oeuvre d'un touche-à-tout ; c'est un catalogue à la Prévert ; ils représentent 13 volumes de manuscrits à la BN ; on a de lui une abondante correspondance, de nombreux poèmes, des traductions, des chansons, des maximes, des prières – et des *Entretiens* avec Jean-Louis Guez de Balzac. Julie, elle, c'est anecdotique, a composé avec Voiture un conte intitulé *Histoire d'Alcidalis et de Zélide*.

Aussi, pour la postérité, les Montausier demeurent, respectivement, l'égérie de *La Guirlande de Julie* et le modèle du *Misanthrope* de Molière.

Pourtant, leur apport à la vie littéraire du XVIIème siècle fut surtout dans l'animation de celle-ci.

- * Julie a une place dans la littérature française essentiellement en raison de son rayonnement, et de celui de sa mère l'incomparable Arthénice, à l'hôtel de Rambouillet, avec l'aide très active d'une cour d'adorateurs et en particulier du poète Vincent Voiture.
- * Montausier, lui, se lia dès sa jeunesse avec son ami le poète Jean Chapelain, avec Valentin Conrart dont le cercle de littérateurs fut transformé par Richelieu en Académie française, avec l'ermite de la Charente Jean-Louis Guez de Balzac. Il participa à la querelle de *Job et Uranie*, à la querelle des Anciens et des Modernes. Il fréquenta les salons de Mme de Sablé, celui de Mlle de Scudéry qu'il dirigea par une sorte de conseil d'administration ; Madeleine de Scudéry fit de lui un personnage du

Grand Cyrus et de *Clélie, histoire romaine*. Montausier fréquentait également Corneille, et aussi Boileau à qui il apprit à se tenir à table : maniaque de la propreté, il fut un promoteur de l'usage de la fourchette.

Ils appartiennent donc à l'histoire littéraire à cause de leur action auprès des écrivains, de leur stimulation, en particulier matérielle, de la vie littéraire de leur siècle. Le nombre d'ouvrages dédiés par leurs auteurs à Montausier est significatif à cet égard.

Sous un autre angle, il reste du duc de Montausier, à côté de Barbezieux, sur la commune de Baignes-Sainte-Radegonde, aux confins de l'Angoumois et de la Saintonge, une tour du château où il est né, entretenue par le docteur et Mme Georges Palanque, où j'ai eu le plaisir de présenter ce livre à la presse.

Alain Mazère